

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## La revanche des bédéistes québécois

Francine Bordeleau

Numéro 118, été 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37090ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, F. (2005). La revanche des bédéistes québécois. *Lettres québécoises*, (118), 13–16.

# La revanche des bédéistes québécois

**Le milieu québécois de la bulle est en pleine effervescence. Trois signes qui ne trompent pas : la professionnalisation de la structure éditoriale, l'apparition de nouveaux auteurs solides et une reconnaissance à l'étranger.**

Aujourd'hui centenaire, « la bande dessinée québécoise entre dans son âge d'or », affirme Jimmy Beaulieu, lui-même bédéiste et responsable de Mécanique générale, rattachée à la maison Les 400 coups. Enthousiasme excessif? En tout cas, la bande dessinée québécoise (BDQ) semble désormais pénétrer mieux son propre marché, bien que celui-ci continue d'être dominé par la production étrangère à plus de 90 %, et accentue les échanges avec l'Europe. Fait notable, le Québec était, en 2000, l'invité d'honneur du Festival d'Angoulême, la Mecque européenne de la BD. Et nos bédéistes commencent à se faire une niche outre-mer.

C'est notamment le cas du Montréalais Michel Rabagliati : des traductions en quatre langues (anglais, italien, espagnol et néerlandais) pour *Paul a un travail d'été*, deuxième volet, publié en 2002, des aventures d'un antihéros plutôt naïf, et pour l'heure tiré à plus de 16 000 exemplaires. *Paul en appartement*, paru l'an dernier, a longtemps figuré en bonne place sur les listes de *best-sellers* du groupe Renaud-Bray, et tout laisse croire que *Paul dans le métro*, lancé en avril, connaîtra un sort similaire. Le principal intéressé est le premier à s'étonner de sa bonne fortune. « C'est peut-être tout simplement, dira-t-il, que les lecteurs s'identifient à Paul. »

Ce succès constitue une rupture radicale avec l'ordinaire des bédéistes québécois, traditionnellement abonnés aux tirages familiaux et à une diffusion confidentielle. Mais Michel Rabagliati n'est pas le seul. L'indéfinissable D' Smog, créé par le caricaturiste André-Philippe Côté pour sonder l'inconscient de nos politiciens dans les pages éditoriales du quotidien de Québec *Le Soleil*, a reçu du géant européen Casterman une offre impossible à refuser : « psychanalyser » l'ensemble de la francophonie! Le tirage de *Psychoses & Cie*, lancé ici en mars dernier — soit un mois après la France —, avoisinerait les 100 000 exemplaires. Le contrat conclu avec Casterman prévoit la publication d'un album par année, mais Côté, s'il a tout lieu d'être content, se montre pour l'heure un parangon de réalisme. « C'est très difficile d'accrocher le public européen et il me semble évident que Smog



MICHEL RABAGLIATI



JIMMY BEAULIEU

se vendra surtout au Québec », dit ainsi le bédéiste-caricaturiste. N'empêche : Casterman même l'a approché, et non l'inverse, après avoir découvert Smog. La maison estime donc que l'ineffable psy a un certain potentiel outre-mer.

D'autres bédéistes, eux, sont carrément des « salariés » de maisons françaises. C'est par exemple le cas de François Miville-Deschênes qui, de son atelier de New Richmond, planche sur la série *Millénaire* (dix tomes prévus) pour Les Humanoïdes associés, ou de Thierry Labrosse, créateur de la série *Moréa* (une héroïne de science-fiction) publiée par Soleil, un autre géant de la BD. Ce statut de salarié, est partagé par les quelques dizaines de dessinateurs québécois qui poursuivent un travail dans l'ombre avec les *comic books* états-uniens et leurs superhéros façon Spiderman, est financièrement très avantageux, car il suppose une rétribution régulière sans aucune commune mesure avec les revenus généralement modestes de droits d'auteur. Ces dessinateurs, remarquez, ont eu quelques prédécesseurs, dont Albert Chartier, le père du célèbre Onésime, qui, installé à New York en 1940, travaillait alors pour la Columbia Comic Corporation et Big Top Comic, deux gros éditeurs. De même, bien avant les bédéistes de la « nouvelle vague » actuelle, Chartier, mort en 2004 à l'âge de 91 ans, a eu droit aux honneurs de la France : en 1973, le Festival d'Angoulême organisa une exposition de ses planches. Hommage tardif, mais hommage tout de même qui, hasard ou non, coïncidait avec les quarante ans de publication d'Onésime dans *Le Bulletin des agriculteurs*!

## LA LOI DE L'OFFRE ET DE LA DEMANDE

Depuis le tournant du millénaire, ce ne sont donc plus seulement des hommages ou des honneurs qu'obtiennent en Europe nos bédéistes, mais du tangible : un lectorat. Un lectorat encore de taille modeste certes, mais fidèle et enthousiaste. On peut même se demander si certains Québécois, tels Guy Delisle et Julie Doucet — cette dernière a paradoxalement acquis la notoriété avec son fanzine underground *Dirty Plotte* —, ne sont pas plus connus outre-mer qu'ici. Il y a donc là un début de juste retour des choses, après des décennies d'impérialisme franco-belge et quatre-vingts années de mainmise états-unienne.

Au Québec, dans le xx<sup>e</sup> siècle naissant, les débuts de la BD s'annoncent plutôt prometteurs, grâce au développement de la grande presse. Le bon peuple est engoué de caricatures, et les journaux recrutent une flopée de dessinateurs satiristes qui font vendre des exemplaires. Ils s'appellent par exemple Raoul Barré, qui deviendra aux États-Unis l'un des pionniers du film publicitaire et du cinéma d'animation, Hector Berthelot, Joseph Charlebois ou Albéric Bourgeois qui, dès 1904 publie, dans *La Patrie*, *Les aventures de Thimotée* — un personnage de dandy ronchon et maladroit —, la première BD francophone d'Amérique avec phylactères. Mais pendant que les séries locales gagnent en popularité, nos voisins mettent sur pied les *syndicates* : des agences de distribution qui vendent à une multitude de journaux à la fois, à coût dérisoire, les droits de reproduction de *comics* et de *strips*. C'est ainsi qu'à l'échelle nord-américaine, les *Tarzan*, *Blondie* et autres *Prince Valiant* s'imposent massivement. « Dans les années trente, les *syndicates* ont presque tué la BDQ dans l'œuf », dit Jimmy Beaulieu.

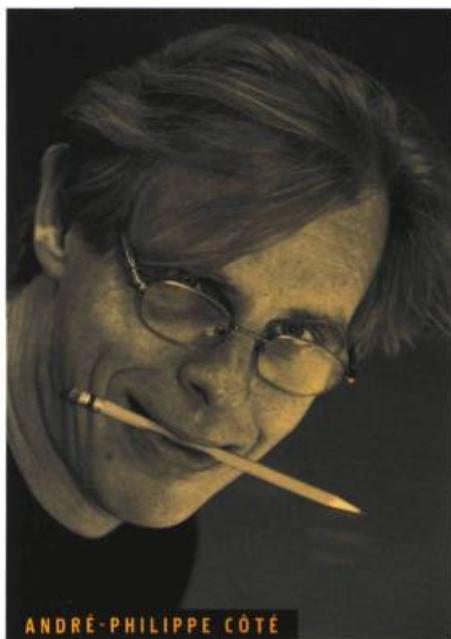
La publication d'albums, balbutiante, demeure l'apanage des autorités religieuses, qui voient d'un mauvais œil cette déferlante de *comics* et de *strips* au contenu peu édifiant, tout en mesurant le potentiel, aux fins de propagande et d'éducation, que présente l'illustré. Elles publient donc albums et magazines, dont le mensuel *Hérauts*, à l'initiative

des Éditions Fides, qui paraîtra de 1944 à 1965 et qui mourra de sa belle mort, détrôné par *Tintin*, *Spirou* et *Pif Gadget*, l'organe officiel du Parti communiste français destiné à la jeunesse. La naissance de la BDQ moderne se fera attendre jusqu'en 1970, alors que la Belle Province jette son bonnet par-dessus les moulins. Les « héros » — souvent à l'existence éphémère — se multiplient : Capitaine Kébec, de Pierre Fournier ; Le Sombre Vilain, de Jacques Hurtubise (cofondateur de *Croc*) ; Michel Risque et Red Ketchup, de Réal Godbout... L'objectif : jeter les bases d'une BD « pour adultes », dans la foulée de l'offre franco-belge. « On faisait de la bande dessinée, mais les structures commerciales et les véhicules de diffusion étaient inexistantes », dit Serge Gaboury. Ainsi, on se demande bien qui, dans le grand public, a pu avoir accès à *Oror 70* (*Celle qui en a marre tire*), considéré comme le premier album « moderne » de BD et publié aux Éditions du Cri. Mais l'album québécois de BD, en ces temps de fondation, demeure une denrée rare, publiée avec les moyens du bord. Et n'a rien pour impressionner les amateurs de *Tintin*, *Lucky Luke*, *Gaston Lagaffe*, *Achille Talon* et autres *Blueberry*.

L'apparition de *Croc*, né en 1979 grâce à une subvention de 80 000 \$, a le mérite de donner un lieu particulier aux bédéistes, puis de faciliter la publication d'albums, grâce aux Éditions Ludcom-Croc. « Avec l'arrivée de *Croc*, des organisations, publiques et privées, ont soudainement pris conscience de l'existence du métier de "cartoonist". Par ailleurs, tout le milieu de la BD était ravi de la naissance du magazine. Mais au bout de peu de temps, on nous a reproché de faire surtout de l'humour. Collectionneurs, amateurs, théoriciens voulaient qu'on adopte l'approche européenne », récapitule M. Gaboury.

« Approche européenne » on ne peut mieux représentée, il va sans dire : *Pilote*, *Charlie*, *Métal Hurlant*, *Hara-Kiri* et *L'Écho des savanes* pour la provocation, et (*À Suivre*) pour la sophistication. Malgré un marché saturé, *Croc* marchera plutôt bien — des pics à près de 100 000 exemplaires, pour un tirage moyen autour de 50 000 —, avant de s'éteindre en 1995, entre autres en raison de la concurrence de *Safari*, fondé en 1987 par Sylvain Bolduc. L'auront précédé dans le trépas la majorité des revues mentionnées ci-dessus, y compris la très chic (*À Suivre*). Peu après 1985 se produit en fait, dit Marco Duchêne, libraire chez Pantoute, à Québec, « le krach de la BD européenne, pour causes de surproduction et de baisse de la qualité ». La multiplication des mégaproductions hollywoodiennes et des jeux vidéo, les premières comme les seconds accaparant de plus en plus le temps de loisir des jeunes, n'est pas non plus étrangère au déclin général du genre, croit Jimmy Beaulieu.

Victime de ce contexte défavorable, le milieu québécois a par ailleurs souffert de tout temps de la comparaison avec l'esthétique graphique et la qualité européennes : une qualité qui coûte cher — album rigide, couleurs et collé, plutôt que souple, noir et blanc et broché —, et que certains éditeurs peuvent offrir, mais seulement depuis peu. Résultat des courses : « *Croc* a donné beaucoup à la bande dessinée et, quand il est mort, on s'est retrouvé avec un petit milieu BD qui vivotait », dit Frédéric Gauthier, coresponsable (avec Martin Brault) des Éditions de La Pastèque.



## LIBERTÉ TOTALE

À l'instar d'Yves Millet, qui met sur pied les Éditions du Phylactère en 1987 (il devra cependant mettre un terme à l'aventure en 1993), Frédéric Gauthier et Martin Brault sont d'anciens libraires. « Plein de jeunes auteurs avec une nouvelle vision de la BD sont apparus, et il n'y avait pas vraiment de support éditorial pour eux. Nous voulions combler un vide », dit M. Gauthier.

Un phénomène similaire s'est produit en France il y a une douzaine d'années : des auteurs qui ne cadraient pas avec les gros éditeurs : comme Soleil, Casterman ou Les Humanoïdes associés, et l'apparition de maisons indépendantes — EGO comme X, L'Association... — auront permis « un vent nouveau », estime Jimmy Beaulieu. Vent qui, de toute évidence, a eu une influence jusqu'ici : l'effervescence dont parle tant le milieu se vérifie dans la diversité des styles, des esthétiques, chez ces bédéistes qui ne se refusent rien et qui n'hésitent pas à se jouer des codes.

Michel Rabagliati, la vedette de La Pastèque, se réclame du « roman graphique », un genre qui fait florès. « Je m'inspire de moi et des gens que je connais. J'utilise la BD pour faire une matière narrative avec ma propre vie, mes souvenirs que je raconte à des gens de mon âge », dit-il. Le dessin, d'une sobriété exemplaire, a quelque chose de naïf, et le ton est volontiers nostalgique. Ce quadragénaire raconte ses vingt ans : premières relations amoureuses, premier emploi, premier appartement en couple ; en somme, toutes ces premières expériences assez universelles pour que se reconnaissent lecteurs d'ici et d'ailleurs. D'où le bon accueil européen réservé à Paul, « un personnage plutôt neutre physiquement, une éponge des événements qui n'a pas un caractère fort ».

Cette veine autobiographique privilégiée par Rabagliati et consorts s'inspire en droite ligne de Chester Brown (*Le Playboy*), un Ontarien originaire de Châteauguay, qui lui-même a puisé à l'États-unien Art Spiegelman. En 1987, Spiegelman publie *Maus* (pour *mouse*, « souris »), une sorte de journal intime illustré avec une bonne dose d'onirisme : un courant était né, et traversera l'Atlantique avant de nous rattraper. « Vers 1995, les jeunes bédéistes regroupés autour de L'Association se sont mis à faire leur journal en forme de BD. Dès lors, la vague était lancée », dit Marco Duchêne. Selon le libraire, trois filons sont vendeurs aux États-Unis : le *comic book*, le *strip* (l'histoire courte) et le *graphic novel*, rebaptisé « roman graphique ». Particularités de ce genre ou courant : une histoire « sérieuse » et intimiste, généralement à caractère autobiographique ; un dessin qui limite les « effets spéciaux » ; un nombre illimité de pages ; l'utilisation quasi systématique du noir et blanc. Il se présente ainsi à mille lieues d'un standard encore privilégié par d'aucuns, soit l'album de 48 pages couleurs avec couverture rigide.

À l'origine, le roman graphique apparaît donc comme un genre de pauvres qui aurait pris du galon grâce à l'édition professionnelle. « Il a pris un certain essor pour des raisons économiques : on était obligés de faire du noir et blanc à couverture souple, dit d'ailleurs Jimmy Beaulieu. Cela étant, le noir et blanc a des qualités intrinsèques : il est beaucoup plus suggestif que la couleur, il permet au dessin et à l'écriture de se confondre davantage, et a plus de portée. » *Le moral des troupes*, dernier roman graphique de ce bédéiste de 30 ans qui précise « ne pas » viser le public adolescent, fait 160 pages. « Je suis un partisan de la "longueur", qui permet

de creuser plus avant un sujet », dit-il. Des albums comptent maintenant 500 pages, voire plus, ce qui laisse soupçonner que certains auteurs se livrent plutôt à la performance. *Paul à la pêche*, le prochain Rabagliati, n'en fera « que » 200 : un travail de deux années. « Je considère mon dessin comme propre et efficace. Mais le texte m'importe davantage, d'où l'intérêt du roman graphique, qui est plus près de l'écriture », dit-il.

Allez définir, maintenant, ce que fait le peintre-illustrateur-bédéiste Alain Lebrun, *alias* Lino. Qu'est-ce au juste que *La saveur du vide*, publié par Les 400 coups en 2003? Un peintre erre, solitaire, dans une ville où « trop peu de gens ont encore un vrai cœur » ; lui a vendu le sien à un chirurgien... Lino propose un album hybride, un mélange de dessin, de peinture, de collage et de texte où dominent le noir et le rouge. Pas de cases, pas de phylactères... Une histoire, oui, mais très ténue. « C'est un travail de type très existentiel », dit l'artiste. Ce qu'il donne à voir, ce sont les réflexions qui surgissent dans la tête de quelqu'un, en lui faisant faire des allers-retours dans le temps parce que, dit-il, « nos pensées sont constamment tournées vers le passé ou l'avenir ». Il ne définit pas tant *La saveur du vide* comme une BD que comme « un récit illustré », voire un livre d'art. « Je ne m'adresse pas aux lecteurs traditionnels de BD », dit ce peintre qui tire ses influences chez Francis Bacon pour « son rapport avec l'humain, le corps », chez Tapiès et Cy Twombly. Son livre s'inscrit dans une trilogie dont le deuxième volet devrait paraître en 2006. « Le premier volet traite des émotions, le deuxième du rapport à l'âme, du spirituel, et le troisième, de la pensée », résume Lino.

Le livre est vraiment d'une facture graphique remarquable et le peintre, farouchement contre la très contemporaine tendance à « l'uniformisation des images », loue l'appui de son éditeur Serge Thérooux, qui a d'emblée accepté son projet. De fait, être sous l'aile d'un « gros » éditeur — cette notion étant, au Québec, toute relative — ne nuit pas. Mécanique générale est passée dans le giron des 400 coups en 2002 (tout comme, quelques années auparavant, la petite maison Zone convective), ce dont Jimmy Beaulieu ne se plaint pas. « Je travaille maintenant avec une équipe. Et tout en conservant notre ligne éditoriale des débuts — une proximité entre l'auteur et le lecteur, une facture graphique un peu *trash* et des questions formelles posées à même l'histoire —, nous pouvons faire des livres en couleurs parce que nous sommes avec Les 400 coups. »

La bannière 400 coups même est présente sur plusieurs fronts, dont celui de la science-fiction, un genre prolifique en BD. Les deux tomes de la série *Le naufragé de Memoria*, fruit de la collaboration du dessinateur Jean-Paul Eid et de l'homme de théâtre Claude Paiement, montrent les bonds de géant réalisés ici en une décennie. Le tome 1, *Scapbandre 8*, avait remporté le Prix de la meilleure bande dessinée québécoise au Festival de la BD francophone de Québec en 1999. Le tome 2, *L'abîme*, révèle une qualité du graphisme, du scénario et de la mise en couleurs servie, dans l'édition et l'impression, par les moyens techniques nécessaires. Cet investissement dans la technique est une autre des marques distinctives de la BDQ actuelle, fait que « notre production commence à être un peu plus présentable », dit Jimmy Beaulieu, et a des chances de rallier un public local qui n'en peut mais d'albums étrangers.

#### PETITS ET GRANDS DESSINS... EXPORTABLES

Autant La Pastèque que la grande famille des 400 coups, les deux principaux éditeurs québécois de BD, s'emploient à instaurer des liens avec l'Europe, à tout le moins avec les petites maisons indépendantes et dynamiques, cherchent à exporter leurs auteurs, et se



SERGE THÉROOUX

congratulent lorsqu'ils y parviennent. Vieux réflexe de colonisé? « Au Québec, sauf exception, on peut espérer vendre 500 exemplaires, peut-être 1 000. Alors on a épouvantablement besoin du marché français », dit M. Beaulieu.

« Pour gagner une certaine visibilité, il faut publier ailleurs », renchérit le dessinateur François Miville-Deschênes. Point de départ de sa collaboration avec Les Humanoïdes associés : un projet de série historique (à l'époque de la Nouvelle-France) qu'il a soumis aux principales maisons européennes. La première réponse est venue des Humanos : la maison ne publiait pas de séries de ce genre, mais le dessin lui plaisait. C'est ainsi que François Miville-Deschênes a collaboré au scénario, déjà écrit, de l'album *Les chiens de Dieu*, premier tome de la série *Millénaire*, qu'il définit comme « un polar fantastique médiéval ». Ah! la série! Une mine d'or pour les éditeurs : on crée un engouement pour un univers, des personnages, et on fournit au lecteur drogué sa dose annuelle. « Ça finit par devenir un produit », convient M. Miville-Deschênes qui espère bien, avec son scénariste Richard D. Nolane, dépasser ce stade. Maintenant que le deuxième tome, *Le squelette des anges*, est paru, le dessinateur en parle comme de son travail le plus

personnel.

Ce travail suppose « pas mal de recherches pour les décors, les costumes, etc. », et la participation de « toute une chaîne ». François Miville-Deschênes dessine au crayon à mine sur de grandes pages — ce qui n'est pas obligatoire : Lino, par exemple, travaille en format « réel » —, fait l'encrage, puis envoie les découpages (esquisses) par Internet, la version finale des planches étant expédiée par la poste. La couleur est appliquée au moyen de l'ordinateur, par un coloriste ; suivent les étapes de la typographie et du lettrage. De moins en moins artisanale, donc, « la BD a pris le virage informatique à partir de l'étape de la coloration », dit le dessinateur qui supervise cependant l'ensemble du processus. Pour lui, « la communication entre le scénario et le dessin doit être parfaite, le dessin doit servir le texte ».

Qu'est-ce que la BD, sinon « l'art de raconter une histoire avec des images? rappelle Serge Gaboury. Les bédéistes empruntent donc au cinéma et à la littérature ». Lui croit que « la BD peut tout exprimer », mais y voit « un véhicule privilégié pour l'humour ». À l'évidence, plusieurs, tant parmi les créateurs que les lecteurs, le pensent aussi. L'humour est cependant un champ vaste et le gag, une notion élastique : ainsi un *strip* d'une page comporte-t-il forcément un gag?



LINE ARSENAULT

La question se pose, par exemple, dans le cas de Line Arsenault et André-Philippe Côté, qui pratiquent assidûment cette forme et qui ont été parmi les rares Québécois à publier dans un quotidien (*Le Soleil*, maintenant propriété du groupe Gesca) : *La vie qu'on mène* pour la première, en 1985-1986 avec un retour dans les années 2000, et les aventures de Baptiste le clochard pour le second. Ni l'une ni l'autre n'ont trouvé l'expérience lucrative (la dure loi des *syndicates*), et pour l'heure Daniel Shelton est le seul Québécois à publier une série, *Ben*, dans les quotidiens du groupe Gesca. Reste donc que Line Arsenault définit sa série comme « une bande dessinée de situation, de circonstance ; je me livre à la caricature sociale, au constat ».

« J'aime installer un contexte fixe, l'immobilité ; ce sont les mots qui, en quelque sorte, se déplacent », ajoute-t-elle. Quant à André-Philippe Côté, influencé notamment par Bretécher, Reiser et Sempé, il qualifie ses personnages Baptiste et Smog « d'existentialistes qui n'ont pas une perception dramatique de la vie. À travers eux, je fais une radioscopie de la société, sans livrer de message ».

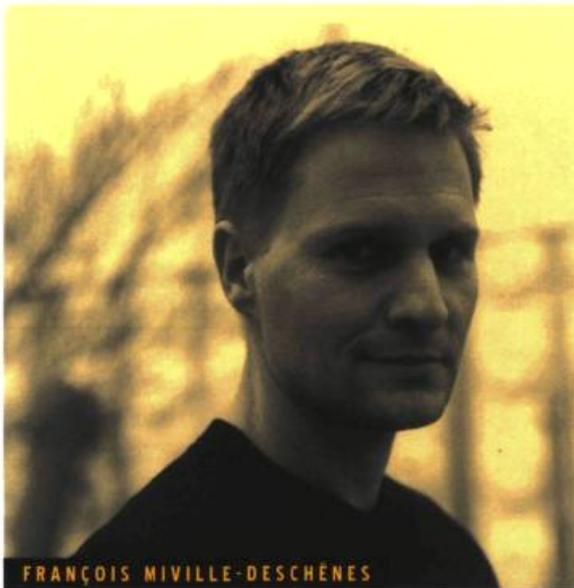
« Je fais une bande dessinée statique, je n'ai jamais voulu utiliser le langage du cinéma. Aussi y a-t-il un gros travail sur les décors », poursuit Côté. Les histoires de Smog sont découpées en quatre cases, une contrainte qu'il a volontairement choisie. Pour lui, la BD impose « l'art de la litote, l'obligation de faire comprendre en peu de mots ». Le décor du cabinet de Smog change à chaque case, au fil de la progression de la séance de psychanalyse, ce qui sert à « produire un effet de sens ».

À l'instar de François Miville-Deschênes, André-Philippe Côté a réalisé son album sous l'aile d'une grosse maison européenne. Pour les besoins de la cause, le bédéiste devait laisser tomber les politiciens mais, sinon, il disposait d'une liberté assez entière. « Je traite de thématiques urbaines, de toute façon ; le problème des patients de Smog, c'est la perte de sens, ce qui est universel. On m'a simplement demandé d'inclure davantage de femmes ! » Sans doute pour s'attirer le lectorat féminin, mais peut-être aussi parce que le public de la BD, traditionnellement constitué d'une écrasante majorité d'hommes, tend à se féminiser. Voilà une donnée dont on prend acte, donc.

Smog a le dos voûté, un corps maigre, un visage sans âge à l'air morne. Line Arsenault, elle, pousse l'extrême jusqu'à mettre en scène des personnages sans visage (sans traits) ! « L'exercice consiste à suggérer une expression avec une inclinaison de tête, un mouvement, de façon à ce que justement on oublie qu'ils n'ont pas de visage », dit-elle. Ni ordinateur ni coloriste dans son cas, et un apprentissage sur le tas. « J'ai une formation littéraire, ce qui me donne un parcours de bédéiste non orthodoxe. Je suis plus auteure que dessinatrice ; d'ailleurs, je me bats toujours un petit peu avec mon dessin », dit-elle. Dans *On se faxe, on se digitalise, on se téléporte et on déjeune !*, son cinquième et dernier album publié (en 2002), ses personnages au casque de pompier deviennent tout à coup volubiles. Sujet oblige, puisque Line Arsenault y traite notamment des problèmes de communication engendrés par cette technologie qui a envahi le quotidien.

#### DROIT DE CITÉ

Pour François Miville-Deschênes, illustrateur professionnel, la série *Millénaire* constitue une chance inespérée. Rémunérée en euros, par surcroît ! André-Philippe Côté, qui ne nourrissait pas de projets à long terme pour Smog lorsqu'il l'a créé, ne se prétend pas mécontent de son sort non plus, même si au départ il s'intéressait davantage à la peinture qu'à la BD. Mais ce sont là des exceptions. Air connu : ni la littérature ni la BD ne font vivre leurs créateurs. La meilleure façon de gagner sa vie demeure l'illustration, dans les magazines en tout genre ou sur les boîtes de céréales ! Serge Gaboury publie dans *Safarir*, mais aussi dans *Les débrouillards* et *TV 7 jours*. « Je fais de l'humour, sous forme de caricature, de BD, d'animation », dit-il. Avec Tristan Demers, il est aussi un des rares à faire de la BD pour enfants, un créneau que La Pastèque a tout récemment décidé d'investir avec « Pamplemousse », une collection dédiée, mais selon des choix esthétiques bien précis, on le devine !



FRANÇOIS MIVILLE-DESCHÊNES

Signe, cependant, qu'on les considère comme appartenant à un genre à part entière, auteurs et dessinateurs de BD ont désormais droit aux bourses de création du Conseil des Arts du Canada et du Conseil des arts et des lettres du Québec. Deux festivals se tiennent annuellement : l'un à Québec, depuis 1978, l'autre à Gatineau depuis 2000. Enfin, un baccalauréat en art et design avec concentration en bande dessinée est offert à l'Université du Québec, en Outaouais, depuis 1999 par l'entremise de son École multidisciplinaire de l'image (EMI). « Le programme accueille une cohorte de quinze à vingt étudiants par année. Des cours de dessin, de scénarisation, d'encrage sont offerts. Certains sortants se dirigent vers l'illustration, d'autres vers le multimédia. Cette formation n'a pas encore de répercussions mesurables sur le milieu, mais elle nous semble pallier un manque, car auparavant tous les bédéistes étaient autodidactes », dit Sylvain Lemay, professeur de bande dessinée et responsable du programme. C'est d'ailleurs « la grande évolution constatée dans la BD depuis les dix dernières années » qui a conduit à la mise sur pied de ce programme pour lequel, affirme Frédéric Gauthier, La Pastèque a été amenée à jouer le rôle de consultant. De l'EMI émane en outre le Rendez-vous international de la BD de Gatineau.

Pour l'heure, les deux festivals, et surtout le Festival de la BD francophone de Québec, s'attirent des commentaires plutôt acerbes de la part du milieu : on reproche au deuxième d'être un festival de collectionneurs de planches originales (d'auteurs européens), de favoriser les (vieux) auteurs européens, d'avoir une vision passéiste de la bande dessinée (vision européenne, évidemment). « Le Festival a été fondé par un collectionneur : ceci explique un peu cela, dit Michel Labrie, président du conseil d'administration. Mais nous avons la ferme intention de démocratiser davantage l'événement, d'y engager davantage les auteurs. » Jusqu'à cette année, l'événement se déroulait dans des centres commerciaux (tout comme le Rendez-vous de Gatineau) : place Fleur-de-Lys, puis place Laurier, ce qui ne plaisait pas forcément aux auteurs de BD. L'édition de 2005 s'est tenue en avril, à l'intérieur du Salon du livre de Québec, avec efforts d'animation à la clef ; ainsi, les amateurs de littérature tout court ont été en présence de la planète BD, ce qui ne peut être que bénéfique au milieu. Et pour la première fois un Québécois, Michel Rabagliati, a conçu l'affiche de l'événement. En revanche, le Festival se prépare à « une grosse année Tintin en 2007, centième anniversaire de naissance d'Hergé », souligne M. Labrie. Voilà qui ne plaira sans doute pas à tous !

Mais on verra bien en 2007. Pour l'heure, la BDQ « est tout à fait exportable », d'affirmer Sylvain Lemay, elle dispose d'un bon contingent d'auteurs dont — déjà ! — une « nouvelle » relève (VoRo, Leif Tande...), obtient une visibilité médiatique accrue. Lui reste maintenant à gagner la conquête durable de son propre marché.

Quebecor World  
Lebonfon

Au service  
des Éditeurs ...

alain.lord@lebonfon.com

2523, boul. Chomedey, Laval (Québec) H7T 2R2  
Tél.: (450) 978-4100 Téléc.: (450) 978-2444